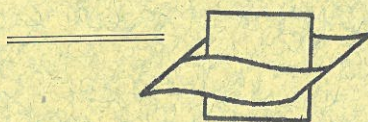


16727

ÉLOGE FUNÈBRE

DE

J. B. CARNOY



Vlaams Instituut voor de Zee
Flanders Marine Institute

DISCOURS

prononcé par G. GILSON, doyen de la Faculté des sciences,
devant le Corps académique de l'Université de Louvain,
le 15 décembre 1899.

(Extrait de la Revue « La Cellule », t. XVII, 1^r fascicule.)

LIÈRE

TYP. DE JOSEPH VAN IN & Cie,
Grand'place, 39.

LOUVAIN

A. UYSTPRUYST, LIBRAIRE,
rue de Namur, 11.

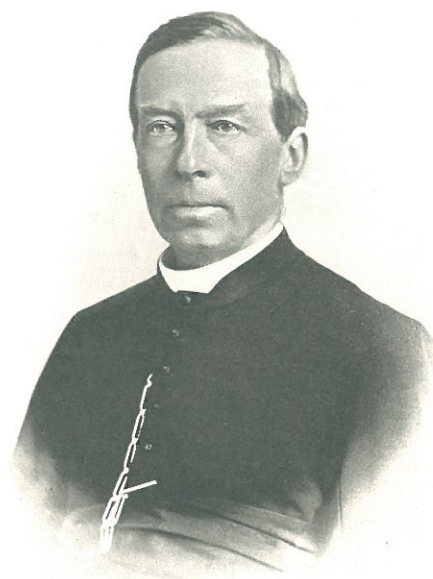
ÉLOGE FUNÈBRE

DE

J. B. CARNOY

DISCOURS

prononcé par G. GILSON, doyen de la Faculté des sciences,
devant le Corps académique de l'Université de Louvain,
le 15 décembre 1899.



J. P. Courvoisier

Etab Jean Malvaux, Bruxelles.

Imp. Ch. Wittmann, Paris.

Messieurs,

En entreprenant de vous retracer la vie de l'illustre savant dont nous déplorons la fin prématurée, j'ai tremblé de ne pouvoir dignement faire revivre devant vous cet homme aussi grand par le cœur et par le caractère que par la puissance de sa pensée et par les œuvres dont il a doté l'Université.

Cette tâche si difficile est aussi bien pénible; car réveiller des souvenirs, c'est raviver des tristesses.

Cependant elle est en même temps consolante; car elle permet à celui qui fut son premier disciple, le témoin constant de ses travaux et de ses luttes, de lui rendre un public et suprême hommage.

Et une pensée m'encourage et m'enhardit : c'est que le simple tableau non embelli de la carrière d'un savant si distingué, d'un maître si grand, constitue le plus bel éloge que l'on puisse faire de lui.

Je voudrais pouvoir vous remémorer tout entière cette vie, qui est pour nous tous un grand et mémorable exemple.

Mais le temps et les usages m'imposent des limites, et je dois me borner d'abord à vous résumer ses œuvres de science, puis à vous rappeler l'action profonde qu'il exerça dans l'Université comme maître, comme chef d'École.

Et si je pouvais ensuite le faire reparaître à vos regards dans une silhouette rapide de son caractère, peut-être aurions-nous encore, pendant un instant, l'illusion de le posséder parmi nous.

JEAN-BAPTISTE CARNOY naquit à Rumillies, village voisin de Tournai, le 22 janvier 1836.

Monseigneur le recteur nous a parlé de sa première jeunesse, de ses succès dans les études et de son entrée dans les ordres. Cette carrière du sacerdoce répondait à la première tendance de son âme : l'enthousiasme pour une grande idée et le désir de se consacrer à une noble cause.

Mais ces aspirations n'avaient pu éteindre en lui cette insatiable curiosité des choses de la Nature, qui est la caractéristique du vrai naturaliste. Dès l'adolescence, son goût pour les sciences et surtout pour la botanique s'était révélé et, à son arrivée à l'Université, il possédait des connaissances remarquables dans cette branche.

Ce début de sa vie nous le peint déjà tout entier : naturaliste par naissance avec les dons tout à fait supérieurs de l'esprit qui font un savant, et prêtre par enthousiasme avec les qualités extraordinaires du cœur et de la volonté qui font l'apôtre. Ainsi doué et ainsi orienté, il devait fournir une splendide, une noble et une généreuse carrière.

Proclamé docteur en sciences naturelles avec la plus grande distinction, il ne jugea pas, comme tant d'autres, que ses études étaient terminées. Pour lui, elles ne faisaient que commencer.

Esprit réfléchi et perspicace, il avait compris sans tarder les défauts de l'enseignement scientifique en Belgique à cette époque; et plus que d'autres, il en avait souffert.

C'était le temps des cours théoriques et des livres. L'élève ne touchait à rien, ne se livrait à aucun travail personnel. La Faculté des sciences était sous ce rapport la dernière de toutes. Comme le dit très bien notre savant collègue M. L. HENRY, dans une intéressante brochure publiée un peu plus tard, l'enseignement médical était, » au point de vue de la méthode, en « progrès sur l'enseignement des sciences ». Là au moins, depuis VÉSALE, l'élève prenait en main le scalpel et acquérait une science nouvelle, parce qu'elle était personnelle : il découvrait lui-même la structure du corps humain. Mais en sciences, il était réduit à chercher la connaissance dans les livres et dans les leçons. Or, comme le disait récemment notre excellent collègue J. MINOR de Harvard College : » La science vit dans les laboratoires, » et quand elle est morte, nous l'enterrons décemment dans un livre ». Voilà bien ce qu'on acquérait dans les cours : une science morte, une sorte de connaissance de seconde main. Et cependant les chaires étaient occupées par des savants distingués, qui souvent même mettaient au service de la science une parole éloquente. Mais la méthode était fautive; on ne suivait pas dans l'enseignement la voie que la science a dû suivre dans son développement.

C'est dans ces sentiments et ces idées que CARNOY terminait ses études.

La bourse de voyage du gouvernement lui fut accordée sur la demande du jury, ainsi que cela se faisait pour les sujets hors ligne. Il partit pour l'étranger animé d'un double désir : compléter son éducation scientifique sous la direction des maîtres les plus en renom, puis étudier l'organisation de l'enseignement pratique partout où il existait, dans le but de travailler plus tard à l'établir en Belgique et surtout à l'*Alma Mater*.

Il se rendit d'abord à Bonn, où il fut reçu par HANSTEIN. Il aimait à raconter que, peu de jours après son arrivée, ce maître, toujours bienveillant pour les travailleurs, l'invita chez lui et le fit causer de science dans le but de juger de l'état de ses connaissances. Le lendemain, au laboratoire, il lui mit sous les yeux une série de coupes microscopiques et le pria de les lui expliquer. Mais le futur professeur de microscopie dut s'en excuser; car chose qui nous paraît impossible aujourd'hui, mais qui il y a trente cinq ans était toute naturelle, on pouvait conquérir un diplôme de docteur sans avoir jamais eu sous les yeux la moindre préparation microscopique.

Alors le maître lui dit avec un sourire paternel : » Hier, en vous écou-
» tant, je vous croyais plus savant que moi, mais aujourd'hui je vois que
» vous ne savez rien! « Et c'était vrai, disait CARNOY en contant cet épi-
sode, » j'avais lu tout ce qu'on avait écrit sur l'anatomie végétale et sur la
» cellule, et je ne savais rien. J'étais un érudit et je ne connaissais rien. «

Il se mit à l'œuvre et travailla avec acharnement pendant le long séjour qu'il fit à Bonn. Il y devint un disciple préféré du savant botaniste.

Puis il parcourut l'Allemagne, visitant presque toutes les Universités. Il s'arrêta à Jena où il fit la connaissance de CARL ZEISS, opticien de génie, à la fortune duquel il contribua puissamment plus tard en signalant la perfection de ses instruments alors presque inconnus. Ensuite, il fit de longs séjours à Leipzig, à Berlin et à Vienne. De là, il fut envoyé par son évêque à Rome pour s'y occuper des affaires du diocèse de Tournai. Il y devint l'ami du comte CASTRACANE, le célèbre diatomiste, qui l'associa à ses recherches. Il s'y lia aussi avec le prince BUONCOMPAGNI, savant distingué de l'époque.

C'est à Rome aussi qu'il débuta dans la voie des recherches originales. Il y découvrit un *Mucor* nouveau, de taille gigantesque, auquel il donna le nom de *Mucor romanus*. La découverte de cette espèce éminemment favorable à l'expérimentation le conduisit à faire une série de recherches anatomiques et physiologiques sur les champignons en général.

Il y travailla jusqu'au moment où il fut rappelé en Belgique par son

évêque qui, sur la demande du recteur, M^{sr} LAFORÊT, consentait à l'attacher à l'Université de Louvain.

C'est donc en 1868 qu'il fut appelé au professorat avec la mission de fonder un cours de *Biologie générale*.

Malheureusement, il survint alors des événements qui placèrent l'Université dans de grandes difficultés financières et M^{sr} LAFORÊT lui demanda de différer un peu l'installation de son cours.

Il n'insista pas et nous verrons que ce fut un grand malheur.

Il dut alors accepter d'entrer temporairement dans le ministère et il fut nommé vicaire à Celles près de Tournai. Là, toujours soucieux de son devoir, il s'adonna corps et âme à ses nouvelles obligations. Toutefois, celles-ci lui laissaient des loisirs qu'il utilisa en continuant ses travaux sur les champignons et c'est là qu'il rédigea et publia son premier mémoire intitulé : *Recherches anatomiques et physiologiques sur les champignons*.

Ce mémoire est rempli d'observations intéressantes et contient le fruit d'une somme énorme de travail consciencieux. Outre la description de l'espèce nouvelle, on y trouve l'étude de son développement et de celui de plusieurs autres formes. Beaucoup de faits curieux y sont décrits et les conditions très remarquables de la croissance chez les champignons y sont fixées et énumérées sous forme de lois. Publié dans le Bulletin de la Société royale de botanique, ce mémoire obtint le prix quinquennal en 1870.

C'était un beau début. Aussi paraît-il étrange que de 1870 à 1880 CARNOY n'écrivit que quelques articles dans des revues de pomologie, mais ne produisit aucune œuvre de science. C'est que d'autres devoirs l'absorbaient. En effet, pendant huit années, des causes et des influences, auxquelles il suffit de faire allusion, le tinrent éloigné de l'Université.

Après deux ans de vicariat à Celles, il fut donc nommé curé à Bauffe, paroisse qu'il réforma de fond en comble et où il se manifesta comme un pasteur hors ligne. Mais là les loisirs lui firent défaut et les années qu'il y passa représentent une interruption presque complète de sa vie scientifique. Enfin en 1876, à la suite des changements introduits dans la loi sur l'enseignement supérieur, M^{sr} NAMÈCHE, successeur de M^{sr} LAFORÊT, se décida à proposer sa nomination définitive à Nos Seigneurs les évêques.

Il fut nommé en même temps inspecteur de l'Université.

Aux yeux de tous ceux qui ont connaissance des tendances qui régnaient à cette époque et qui savent quelles influences néfastes avaient réussi jusque-là à écarter CARNOY, ce fut de la part de ce recteur un acte de grande énergie. La mémoire de M^{sr} NAMÈCHE nous restera éternellement chère.

Toutefois, cédant sur un point, il ne crut pas devoir instituer d'emblée le cours de *Biologie générale*, mais simplement un cours de *Microscopie pratique*, le premier qui ait été fondé en Belgique. Ce n'était pas tout ce que CARNOY désirait, mais c'était un grand pas dans la voie des améliorations.

Voilà donc notre maître arrivé enfin sur ce champ, où pendant vingt-trois ans il devait déployer une incroyable activité.

Jetons à présent un simple regard sur les travaux qu'il publia pendant cette grande période de sa vie.

Son premier livre fut destiné à ses élèves : c'est le *Manuel de microscopie*, publié en 1879. C'est un traité de microscopie appliquée à la Biologie cellulaire; car c'est par cette application qu'il parvenait à atteindre le but pédagogique de ce cours de Biologie générale dont il n'avait pu obtenir la fondation. Dans sa pensée, la biologie générale n'avait jamais été autre chose que l'étude de la cellule à tous les points de vue.

Publié sous une forme modeste, ce manuel est pourtant une œuvre très remarquable, résumant, d'une façon extrêmement condensée, les connaissances de l'époque. De plus, il contient de nombreux fruits du travail personnel de l'auteur et fourmille d'idées neuves et de faits nouveaux. Ainsi, c'est là que se trouve énoncée pour la première fois l'opinion que, dans le noyau, c'est la nucléine qui fixe certaines matières colorantes. Mais CARNOY, suivant une habitude qu'on lui a reprochée avec raison, n'y met pas en relief les découvertes dont il a le mérite.

Tiré à un petit nombre d'exemplaires, le *Manuel de microscopie* ne fut guère répandu, mais il rendit de grands services à ses élèves.

La *Biologie cellulaire*, au contraire, eût un grand retentissement, bien que le premier fascicule seul ait paru en 1884.

Sans doute, on avait étudié avant CARNOY la cellule des plantes et celle des animaux; on avait publié de nombreux travaux sur les problèmes les plus variés de sa structure et de sa vie. Mais la cytologie n'existait pas comme branche autonome de l'encyclopédie biologique. Elle ne formait pas un corps de doctrine. Il n'existait pas de livre spécial sur la structure et la physiologie de la cellule, ni surtout un cours synthétique de cytologie générale, traitant de son objet au point de vue anatomique, chimique et physiologique. Le cours de CARNOY fut le premier cours de cytologie, son livre en fut le premier traité général. Plus tard, il y ajouta une revue spéciale, „*La Cellule*“, et enfin il consacra toute son activité au développement de la branche nouvelle. Sans contredit, il est le véritable fondateur de la cytologie et son livre en est comme la charte de fondation.

La *Biologie cellulaire* comprend d'abord une longue préface, qui est par elle-même fort remarquable. Elle a contribué pour beaucoup au succès de l'ouvrage. Il y prouve la nécessité de faire de l'étude de la cellule une branche à part. La vie, pour le naturaliste dont le rôle est simplement d'observer les phénomènes et d'en rechercher les causes immédiates, c'est la résultante des actions physiques et chimiques qui se passent dans les cellules. Il importe donc que l'on étudie dans l'unité cellulaire elle-même les composantes de cette résultante complexe. Mais cette étude doit être comparée et comprendre la cellule de tous les groupes d'êtres; elle est donc fort vaste et pour progresser elle doit être autonome et avoir son enseignement spécial. Elle doit, de plus, être la base de tout l'enseignement biologique.

Fruit de longues méditations et de nombreuses lectures, cette préface est puissamment documentée et reflète dans un style clair et bien ordonné les profondes connaissances et le grand sens pédagogique du maître. C'est un programme raisonné de l'enseignement de la biologie. Œuvre d'érudition, elle est pourtant très personnelle, comme tout ce que CARNOY a écrit. Elle contient des pages réellement éloquentes, pleines de verve et d'originalité. On peut dire qu'elle est à elle seule un livre et sa lecture est utile et agréable à quiconque s'occupe de l'enseignement des sciences et même de pédagogie en général.

La première partie du livre lui-même est intitulée : *Technique*. Mais sous ce titre modeste, on y trouve non seulement des indications sur les instruments, les objets et les procédés de la cytologie, mais encore un chapitre fort intéressant sur la méthode à suivre dans les recherches et dans les publications scientifiques.

La seconde partie comprend un aperçu historique sur la cellule, une définition de cet élément et des données générales sur sa structure, puis un chapitre approfondi sur le noyau.

Dans ces notions générales, on trouve l'exposé de ses idées personnelles sur divers points de première importance et entre autres sur la structure du protoplasme, la signification et la constitution de la membrane et l'organisation du noyau.

Exprimées sous une forme très générale, nécessitée par le caractère didactique de l'ouvrage, bien des données contenues dans cette partie avaient besoin d'explication et de développement. Elles les auraient trouvées dans les chapitres spéciaux qui devaient suivre, si le livre avait pu être achevé. Et ainsi bien des discussions inutiles eussent été évitées, car il serait devenu impossible à ses contradicteurs de lui prêter des idées trop

absolues, en prenant les termes qu'il emploie dans le sens le plus étroit possible, alors qu'il leur donnait la signification la plus large, ainsi qu'on le fait dans une entrée en matière ou une introduction de cours. Le chapitre des métamorphoses profondes et infiniment variées de la structure du protoplasme eût montré que c'est en pleine connaissance de cause qu'il employait, » faute de meilleure expression «, le terme *réticulum*. Les termes *membrane* et *boyau nucléinien* doivent être acceptés de la même façon : l'usage qu'il en fait est conciliable avec les derniers progrès de la cytologie, et même le langage des autres auteurs s'applique toujours moins bien que le sien à la généralité des choses.

La troisième partie, non publiée, devait comprendre l'étude du protoplasme et de la membrane, ainsi que toute la physiologie physique et chimique de la cellule.

C'était une belle et grande idée que celle de réunir en un livre didactique tout ce que l'on savait de la constitution de la cellule et de sa vie.

Mais l'entreprise était hardie même en 1884; et aujourd'hui en présence des innombrables publications qui ont vu le jour depuis cette époque, on est tenté de la déclarer surhumaine.

La cytologie, déjà très vaste à l'époque où CARNOY en organisait le corps de doctrine, est devenue tellement étendue que les forces d'un seul homme ne suffisent plus à l'embrasser. La nécessité de se spécialiser dans ces diverses voies s'impose désormais. CARNOY, malgré son esprit compréhensif et son puissant génie d'assimilation, le sentait lui-même, et, dans ces moments où, avec un grand stoïcisme, il prévoyait la terminaison peu éloignée de sa carrière, il proclamait la nécessité de diviser son enseignement. Il avait même désigné à l'autorité l'abbé JANSSENS et l'abbé GRÉGOIRE pour lui succéder, l'un dans la partie chimique, l'autre dans les autres branches du cours avec la botanique, disposition que NN. SS. les évêques ont bien voulu ratifier depuis. Toutefois, il avait conservé le désir et l'espoir de compléter sa *Biologie cellulaire* plus tard, après s'être déchargé des labeurs et des soucis du professorat. Il comptait sur le concours de toute son École, et l'œuvre achevée aurait compris une nouvelle édition du premier fascicule mis au courant des découvertes de ces quinze dernières années.

Tout inachevé qu'il est, le *Traité de Biologie cellulaire* de CARNOY constitue une œuvre magistrale et demeurera un livre précieux, digne de figurer dans la bibliothèque de tout biologiste.

L'inachèvement de ce livre peut paraître une énigme à ceux qui ont connu l'activité dévorante de CARNOY et son grand esprit de suite. Mais si

on jette un regard sur les quinze dernières années de sa vie, on les trouve si remplies d'œuvres de science que tout étonnement cesse. La fondation de « *La Cellule* », revue de cytologie et de biologie cellulaire, son administration et son alimentation, tout cela, joint aux cours multiples qu'il donnait tant à l'Université qu'à l'École d'agriculture, explique surabondamment l'arrêt que subit la publication de son livre didactique.

Cette revue faisait partie du plan général de l'édifice scientifique dont il avait rêvé depuis si longtemps de doter l'Université. Louvain avait des revues de littérature et de linguistique, mais point de revue de sciences. Seule une revue pouvait donner à l'École naissante son essor et lui permettre de se développer et de s'affirmer. Une École doit avoir son organe.

Mais étions-nous de force? N'était-ce pas une entreprise trop hardie, hasardée même? Pouvait-on s'exposer à un échec? Telles étaient les questions que nous nous posions pendant les longues excursions presque journalières que nous faisons ensemble à l'époque où la *Biologie cellulaire* était en préparation. Enfin un jour il me dit : « Hé bien, faisons-nous une revue? » « Oui, dis-je, si cela ne tient qu'à moi. Mais il faut d'abord achever la *Biologie cellulaire*. » Il en fut décidé ainsi. Toutefois, dans la suite, nous vîmes que la *Biologie cellulaire* serait une œuvre de très longue haleine et nous résolûmes de publier de suite, sous forme de premier volume de *La Cellule*, un mémoire de moi sur la spermatogénèse des arthropodes et son travail sur la division cellulaire chez les mêmes animaux. Mais le jour où cela fut décidé, il me dit : « Aucune collaboration ne nous est promise. Nous ne devons compter que sur nous-mêmes et sur nos élèves. Il va falloir travailler dur, et c'en est fait de la *Biologie cellulaire*. »

Pauvre cher maître, il ne croyait pas si bien dire.

Jetons maintenant un coup d'œil rapide sur les mémoires qu'il a publiés dans ce recueil aujourd'hui répandu partout.

Tous ces mémoires traitent de la cellule à l'état *cinétique*, c'est-à-dire des phénomènes de sa multiplication et de ceux de la fécondation qui s'y rattachent de si près. Questions d'un haut intérêt biologique et même philosophique, mais ardues et compliquées entre toutes et comprises seulement d'un petit nombre de savants.

C'est que CARNOY n'était pas un de ces publicistes adroits et utilitaires, qui traitent surtout des questions à la portée de la foule dont ils convoitent les suffrages, et qui publient d'innombrables notes sur leurs moindres observations, dans le but d'occuper sans relâche le public de leur nom. Système habile, basé sur l'obsession comme la réclame commerciale moderne.

Ils ignorent peut-être, ceux-là, qu'en science celui dont le nom est dans toutes les bouches est au moins suspect. Jamais personne ne fut plus exempt que CARNOY de pareils soucis, plus oublieux des intérêts de sa réputation personnelle. En pur savant qu'il était, il se consacrait aux problèmes de premier ordre, à ceux qui lui paraissaient le plus intéressants et dont la solution importait le plus à la science. Il n'écrivait que pour les savants et l'âpreté du travail ne l'effrayait pas plus que la certitude de rester ignoré du grand nombre.

La Cytodiérèse chez les arthropodes est un volumineux et très important mémoire, où les phénomènes de la division cellulaire sont traités avec détails et d'une façon aussi parfaite que pouvait le permettre la technique de l'époque. Plus de quatre-vingts espèces y sont étudiées. Or, il faut remarquer qu'aucune étude de ce genre n'avait encore été faite sur cet embranchement, jusque-là négligé des cytologistes. C'est à peine si quelques phases de la division cellulaire y avaient été figurées accessoirement dans un ou deux travaux d'anatomie.

La plaque cellulaire dont il fait une remarquable étude n'y avait jamais été vue. L'absence de cette production était même regardée comme un trait différentiel séparant les animaux des végétaux. C'est donc CARNOY qui a fait tomber cette dernière barrière que l'on voulait encore maintenir entre les deux règnes. Le processus de la division directe qu'il nomma *sténose*, à peine entrevu chez les arthropodes et même révoqué en doute en tant que phénomène normal par plusieurs cytologistes, y est établi dans maint exemple.

Enfin, ce travail est une véritable mine de faits intéressants et nouveaux; CARNOY désirait en faire reprendre l'étude par ses élèves, pour les mener plus loin à l'aide des nouveaux moyens de la technique. C'est une de ses œuvres les plus remarquables et les plus méritoires.

Puis vinrent trois mémoires successifs sur la vésicule germinative et les globules polaires des nématodes, qui, avec ceux de quelques auteurs contemporains, constituent la première attaque de la science biologique sur les décevants problèmes de la fécondation considérés dans la cellule, c'est-à-dire dans ce qu'ils ont d'essentiel.

Ces mémoires furent le point de départ de nombreux travaux. Chacun voulut reprendre ces belles recherches, les contrôler, les compléter.

Des polémiques s'engagèrent; elles furent parfois vives et acharnées. Que de découvertes imprévues et déconcertantes vinrent alors attester une fois de plus que la Nature atteint ses fins par des voies infiniment variées

et montrer combien son « *inextricabilis perfectio* » est plus formidable encore que celle qui effrayait déjà LINNÉ.

C'est avec raison que la Revue scientifique s'exprime au sujet de ces divers travaux dans les termes suivants : « On peut dire sans crainte d'être » démenti que ces mémoires constituent l'œuvre la plus étendue et la plus » approfondie, en même temps que la plus originale qui ait été publiée » sur la division cellulaire ».

Un mémoire suivant traite de la fécondation chez l'*Ascaris megalocéphala*. C'est une attaque de front contre des théories acceptées par la grande majorité des cytologistes, et surtout contre celle qui considère le centrosome comme un élément essentiel et permanent de la cellule. Les idées courantes sur la valeur de ce corps et sur le processus de la fécondation dans son ensemble y sont complètement renversées par la découverte de l'origine intranucléaire du centrosome et de sa disparition ultérieure, c'est-à-dire la démonstration de son caractère éphémère. Une intéressante discussion sur la transmission des caractères héréditaires examinée à la lumière de ces données nouvelles termine ce très intéressant mémoire.

L'erreur est tenace ; aussi ce mémoire subversif des théories consacrées fut-il fortement et peu courtoisement attaqué. Mais CARNOY répondit victorieusement à ces attaques dans un vigoureux article de polémique intitulé : *A propos de fécondation*. Il y étala sa manière de voir, confond ses contradicteurs avec une logique impitoyable et se plaint, avec véhémence cette fois, de leurs procédés antiscientifiques.

Enfin, trois volumineux mémoires sur le noyau et les globules polaires des batraciens viennent révéler une foule de faits nouveaux et surprenants, confirmant sur presque tous les points ses anciennes vues personnelles et ébranlant encore bien des idées reçues.

Chacun connaissait les nucléoles, nombreux pendant certaines phases, de l'œuf de ces animaux. Mais leur structure, qui passait pour homogène, est au contraire d'une complication inouïe. Et, en débrouillant les phénomènes encore plus compliqués de leur résolution et ceux de la formation des figures polaires, CARNOY a fait faire un pas immense à l'un des problèmes les plus obscurs de la cytologie.

Le dernier de ces mémoires, rédigé peu de mois avant sa mort, alors qu'il était déjà bien malade, est le plus important de tous, tant par l'intérêt des faits qu'il apporte que par celui des considérations qu'il développe et des conclusions qu'il énonce. La confirmation d'un fait qu'il avait découvert il y a quatorze ans et décrit dans son mémoire de 1886 chez l'*Ophiostomum*

mérite d'être signalée : c'est l'existence d'une double division simultanée des chromosomes dans la première figure polaire, phénomène qui a pris depuis une importance considérable. Parmi ses conclusions les plus intéressantes sont celles qui renversent complètement la célèbre théorie de WEISMANN sur la transmission des propriétés héréditaires et d'autres vues hasardées qui avaient cours dans la science.

Telle est, Messieurs, bien en raccourci toutefois, l'œuvre scientifique de CARNOY.

Dans l'immense quantité de faits qui forment aujourd'hui les archives de la cytologie, beaucoup et des plus importants sont dus à ses patientes recherches, soit qu'il les ait signalés lui-même, soit qu'il ait contribué à leur découverte en ouvrant à ses successeurs une voie aisée, comme ces tracks taillés à la hache par l'explorateur dans le chaos de la forêt tropicale.

Mais son action sur le développement du savoir humain, vous l'avez déjà remarqué, ne s'est pas bornée au simple apport de faits nouveaux. Esprit profond et synthétique, il coordonne les faits, établit leurs rapports, en recherche les causes et parfois, mais rarement, il formule une hypothèse. Aussi tous ses travaux, très substantiels, mais d'une grande clarté, sont-ils d'une lecture facile et même attrayante.

En même temps, il surveille d'un œil vigilant les travaux des autres, contrôle, discute, critique, confirme ou renverse. Sans merci, il combat l'influence pernicieuse de ceux qui, ne distinguant pas l'induction de l'hypothèse, introduisent dans la science des doctrines erronées, parfois bien dures à déraciner. Aussi trouve-t-on souvent dans ses travaux des conclusions du genre de celle-ci : » Les flots d'encre que ces théories superficielles » ont fait répandre depuis quelques dix ans vont se perdre dans la mer » de l'oubli. «

C'est la phrase qui termine son dernier mémoire, et c'est la dernière ligne qu'il ait écrite avant de déposer pour toujours sa plume vaillante.

Mais si son destin était d'avoir beaucoup à réformer, beaucoup à critiquer, partout où il passa, il fut aussi d'être lui-même beaucoup attaqué.

C'est le sort de toute œuvre imprimée que d'être soumise au contrôle de la critique. Nul auteur n'y échappe, et c'est là non pas un mal, mais un grand bien, car aucun livre n'est parfait. C'est donc un devoir scientifique que de critiquer les travaux de ses devanciers toutes les fois que cette critique conduit au progrès. Mais c'est un devoir dont l'accomplissement, quand il s'agit des œuvres de certains pontifes, exige parfois un grand courage et une complète abnégation.

Ce devoir, CARNOY l'accomplit toujours de main de maître, sans crainte, sans haine et sans faveur, jugeant les livres et non pas son prochain. Jamais il n'oublia qu'en science le critique est le collaborateur de l'auteur et non pas son ennemi. Et si parfois son bistouri est entré vivement dans les chairs d'un patient, c'est que le mal était grave et profond. Mais jamais sa critique n'eût rien de personnel.

Et pourtant peu d'auteurs modernes ont souffert autant que lui de la critique malveillante et antiscientifique du faux savant, de l'homme vulgaire qui écrit, de cette critique « où, dit-il dans sa *Biologie cellulaire*, on » ne se guide pas uniquement sur des criteriums objectifs, comme font les » hommes bien élevés, dans la recherche du vrai, mais sur des considérations subjectives tendant à obscurcir la vérité ou à diminuer l'importance » des travaux d'autrui. »

Son premier essai en science, le mémoire sur les champignons, fut critiqué d'une manière peu digne d'un savant par un auteur belge qui reprit ses observations, puis d'une façon aussi antiscientifique que pédante par d'autres auteurs.

Mais quatorze ans plus tard, notre savant collègue de Bruxelles, LEO ERRERA, reprenait l'étude de l'accroissement des Mucorinées, confirmait dans ses grandes lignes la loi de CARNOY et admirait la perspicacité et l'habileté de ses recherches menées à l'aide des moyens si simples, si rudimentaires, dont disposait la technique de l'époque. Il donnait ainsi aux détracteurs de CARNOY un bel exemple d'impartialité et une bonne leçon de courtoisie scientifique.

Nous avons vu que CARNOY répondit parfois vivement à certaines critiques, lorsqu'il lui sembla qu'il fallait le faire dans l'intérêt de la vérité. Mais le plus souvent, nous venons d'en voir un exemple, c'étaient d'autres auteurs qui se chargeaient de le faire pour lui. Récemment encore, le professeur FICK, de Leipzig, avec une indépendance qui l'honore, mit en lumière d'une façon éclatante la justesse de sa manière de voir dans la controverse qu'il soutint contre les savants de l'école de Kiel et d'autres, dans ses divers mémoires sur l'œuf des nématodes et des batraciens.

Sans doute, on rencontre parfois dans les travaux de CARNOY des points faibles ou même des erreurs; nul livre de science n'en est exempt, tant il est difficile d'étudier la Nature. Mais ces erreurs sont comme les revers honorables qu'éprouvent parfois les braves sur le champ du combat. Celles de CARNOY furent souvent utiles; elles provoquèrent des recherches et ouvrirent des horizons qui, sans elles, fussent restés clos. Le

travail consciencieux est rarement improductif; il a toujours droit à notre respect.

Voilà, Messieurs, que je vous ai parlé des œuvres de science accomplies par ce grand savant. Je dois vous dire un simple mot de celles qu'il laisse inachevées et même de celles qu'il nous lègue complètement à faire.

Un dernier mémoire sur les batraciens devait paraître cette année; les planches en sont gravées. Il sera publié par ses élèves. Mais ses dernières publications ouvrent la voie à bien des recherches à faire sur d'autres groupes et qui fourniront sans doute la clef des phénomènes préparatoires à la fécondation. Sans peine, il allait produire un bon nombre de travaux importants et probablement arriver à déterminer ce qui dans le chaos des faits est commun à tous les êtres et constitue la loi générale, encore insaisissable aujourd'hui.

D'autre part, l'étude de ses travaux, depuis son premier mémoire sur les champignons, permet de suivre, à travers les modifications successives de ses idées, un affinement progressif de son esprit, sous l'influence de ses propres découvertes, de celles des autres, de la lecture, de la discussion, de la méditation. Et de cette étude ressort la conviction que d'ici à peu d'années son nom déjà si grand allait briller d'un éclat incomparable.

Ici, Messieurs, je ne puis m'empêcher de le dire, les disciples de CARNOY ne se défendent pas d'un sentiment de regret mêlé d'amertume en songeant à ces huit années dont sa carrière scientifique a été raccourcie. Car, si remplie qu'elle soit, la vie de CARNOY est une carrière tronquée. Et l'on est saisi de crainte en songeant à la responsabilité de ceux qui en sont la cause, et de ceux qui ont contrecarré ses généreux efforts ou qui lui ont fait défaut, alors qu'il avait besoin de leur aide. De telles erreurs se pardonnent, mais ne s'oublient pas, car la gloire de l'Université catholique était en jeu.

Proclamons-le donc, Messieurs, CARNOY a bien mérité de la science. Il l'a fait progresser. Il lui a tout sacrifié. Pour Elle, il a peiné; pour Elle, il a lutté; pour Elle, il a souffert!

Il a fait plus : il l'a fait aimer.

Car il fut un maître, et aussi grand maître que grand savant.

Le maître, en science, est celui qui forme en enseignant. Son action est personnelle, éducatrice, et d'un caractère moral autant que scientifique.

En travaillant avec ses élèves, le maître leur apprend ce que la science mérite qu'on fasse pour Elle, et en s'y dévouant tout entier, il enseigne qu'il faut l'aimer par dessus tout.

La tâche du simple professeur se réduit à énoncer devant un auditoire ce que les savants savent.

Mais le maître crée des savants, des enthousiastes de la science; il les entraîne, il les séduit en leur entr'ouvrant un coin de ce domaine mystérieux de l'inconnu qui les fascine, comme autrefois l'hallucination paradisiaque du vieux de la montagne.

Dans une salle voisine de celle-ci s'alignent les bustes des hommes célèbres que l'*Alma Mater* a produits. On y voit MERCATOR, VÉSALE, JUSTE-LIPSE, REGA, MIREUS et bien d'autres. Parmi eux, il y a de grands savants et de grands maîtres, dont les travaux sont immortels et qui font la gloire de cette antique Université.

Mais il en est un parmi les plus grands qui fut à la fois un savant et un maître. C'est ANDRÉ VÉSALE, le chirurgien de Charles-Quint, le père de l'anatomie.

Le premier il osa douter de l'infaillibilité de GALIEN, grand homme pour son temps, mais dont la mort fut suivie pour la médecine de mille années de barbarie.

C'est VÉSALE qui, bravant des préjugés antiques, porta hardiment le scalpel sur des cadavres humains. C'est lui qui a élevé l'art de la médecine au rang d'une science. Partout où il passa, il s'entoura d'élèves, il fut un grand maître. Et comme tous les hardis pionniers de la vérité, il suscita les passions et subit les accusations des sectes timorées, à l'esprit étroit, ces involontaires mais éternels et terribles ennemis de l'Église. L'Université de Salamanque eût à juger si c'est un crime de disséquer les morts. Grâce à Dieu, elle répondit négativement, et VÉSALE fut sauvé. Mais d'autres maux l'attendaient, car un grand homme n'échappe guère à l'envie, à la crainte, à l'aversion qu'inspire le génie aux natures vulgaires.

C'est près de VÉSALE que CARNOY doit avoir sa place.

Depuis le père de l'Anatomie jusqu'au père de la Cytologie, l'Université n'a pas produit de maître plus grand, de savant dont l'influence sur la science de son temps et sur l'enseignement fut plus profonde ou plus étendue. Et, comme VÉSALE, CARNOY a dû lutter pour faire mieux que les autres, et il a souffert pour l'avoir tenté. Mais peu d'hommes l'ont compris et beaucoup l'ont ignoré, car il n'a point cherché à paraître aux yeux du monde.

Son influence sur l'Université — et cette influence s'étendit bientôt au dehors — s'exerça d'abord par l'exemple qu'il donna d'un dévouement sans borne à la cause de l'enseignement scientifique.

En arrivant à Louvain comme professeur, il trouva bien peu de progrès réalisés depuis le temps où il y faisait ses études. La chimie seule y avait des laboratoires. C'est par l'exemple qu'il se met à prêcher la réforme en biologie. Il commence par y introduire une méthode nouvelle, car il ouvre sa première leçon sur le cours nouveau qu'il fonde par ces paroles aujourd'hui classiques : » En sciences naturelles, on ne sait que ce qu'on a vu et mani- » pulé cent fois. » Et il jure de ne jamais donner une leçon en dehors d'un laboratoire.

Mais il n'y avait pas de laboratoire, et aucun crédit ne lui fut attribué pour en fonder un. Il en crée un à ses frais et y dépense tout son avoir.

Son cours, facultatif au début, obtient rapidement un tel succès que, son opportunité étant démontrée, le recteur le rend obligatoire pour les élèves en sciences et ajoute au programme des examens la microscopie que la loi ne mentionnait pas.

Puis, dans ce laboratoire et dans sa demeure particulière, il s'entoure d'élèves volontaires et travaille avec eux, leur faisant la part la plus généreuse de son temps et de sa science; et c'est ainsi que se prépare la *Biologie cellulaire*. Nous avons vu que la préface de ce livre est un programme où ses idées en fait de méthode d'enseignement sont énoncées avec hardiesse et lucidité. Puis il fonde *La Cellule*, recueil qui est aujourd'hui l'égal des plus anciennes revues de biologie; entreprise hardie qui lui coûta bien des peines, bien des soucis et beaucoup d'argent pendant ces quinze dernières années.

Bientôt le laboratoire primitif du collège du Pape devient trop réduit pour y loger tous les travailleurs qui se pressent autour de lui. Il conçoit alors un projet plus vaste : celui d'une sorte de phalanstère où plusieurs maîtres uniraient leurs efforts personnels et ceux de leurs élèves pour l'étude de la biologie cellulaire. Chacun d'eux cultivant et enseignant à l'Université une branche spéciale se trouverait à même d'éclairer ses collègues sur les problèmes cytologiques rentrant dans sa spécialité. Sage pensée, géniale combinaison que l'introduction du système de l'association dans la recherche scientifique; car même en science, rien ne réussit plus que par l'association, en ces temps où la spécialisation des esprits est la conséquence inévitable de l'extension et de la différenciation de l'objet de la connaissance.

Dans cette entreprise fort difficile, il fut aidé par notre cher collègue, M. VERRIEST, qui fut toujours son allié dans les temps difficiles. Ils unirent leurs efforts et bientôt, grâce à de généreux donateurs et à la bienveillante intervention de M^{sr} ABBELOOS, ils purent s'installer dans le collège de

l'abbaye de Villers, l'un des plus beaux édifices de l'ancienne Université. Mais pendant bien des années, l'aménagement et l'entretien de l'Institut biologique furent pour CARNOY une lourde charge financière.

Pendant les premiers temps, CARNOY et VERRIEST réunirent dans cet Institut les intérêts de la biologie et ceux de la médecine. La bactériologie médicale y reçut une place. Mais, sans tarder, on vit cette branche nouvelle prendre une grande extension et la création d'un institut spécial devint nécessaire. Elle fut décidée par NN. SS. les évêques à la suite d'un mémoire présenté par CARNOY lui-même à M^{sr} ABBELOOS, qui en confia l'organisation à M. DENYS.

Et aujourd'hui l'institut du collège de Villers, consacré exclusivement à la cytologie, marche vers le complet achèvement — encore lointain toutefois — du rêve de CARNOY dans toute son ampleur.

C'est vers la même époque que le parlement belge entama la révision de la loi sur l'enseignement supérieur. CARNOY ne pouvait y rester indifférent. Il publia à l'intention des membres du parlement une brochure reproduisant une partie de sa préface-programme de la *Biologie cellulaire*, tandis que dans la même publication M. VERRIEST traitait de la réforme de l'enseignement médical.

La création d'un cours nouveau sur une branche toute nouvelle, celle d'un laboratoire et d'une école de recherches scientifiques, la publication d'une revue, la fondation de l'institut cytologique, une campagne parlementaire pour la réforme de l'enseignement, voilà les œuvres de maître qu'il conduisait, tout en produisant des travaux scientifiques de première importance.

Mais son action magistrale, directrice ou réformatrice, ne se restreignait pas à son œuvre personnelle, à son École; elle s'étendait à toute l'Université et en dépassait les limites.

Il se faisait d'une université un idéal très élevé : l'université est avant tout un centre de production scientifique, une réunion d'hommes occupant les avant-postes de la science. C'est aussi une école de science où l'on forme des savants. Puis enfin, mais en troisième lieu seulement, c'est une école de carrières, où l'on instruit les jeunes gens qui se destinent aux professions dites libérales.

Il favorisait de tout son pouvoir, à Louvain et hors de Louvain, quiconque comprenait cet idéal. Et si aujourd'hui l'Université possède dans toutes les branches des écoles qui sont des foyers de travail scientifique, on peut affirmer que l'influence de sa parole et de son exemple n'y a pas été étrangère.

L'influence profonde du maître s'étendait plus loin encore.

On trouve dans la littérature scientifique des traces évidentes d'une action très marquée qu'il exerça sur la méthode même des recherches et des publications.

Il attira l'attention sur plusieurs réactifs très utiles et sur de nombreux procédés de technique nouveaux et insista sur l'importance de l'analyse microchimique trop négligée dans les travaux de morphologie. Par la critique et par la pratique, il contribua très activement à rendre les recherches plus précises.

Puis, frappé des défauts de logique et d'ordonnance qui entachent tant de publications même très savantes, il jugea opportun d'énoncer, à l'intention des naturalistes, les principes de la méthode scientifique. On ne saurait assez méditer ces pages de la *Biologie cellulaire* où il met le commençant en garde contre les excès opposés de l'école de SCHELLING et de celle de CUVIER. Il y fixe la part qui revient à la raison dans l'observation. « Voir » n'est pas observer, dit-il. L'animal est incapable d'observation; d'où » LINNÉ plaçait la faculté d'observer parmi les prérogatives de l'homme. »

Puis il traite de l'usage que la raison peut faire des faits bien observés et il établit le rôle et les conditions de la déduction, de l'induction et de l'hypothèse. Il indique aussi les qualités de l'observateur, qui doit être « calme, patient, tenace, positif et parfois sceptique, logique et prudent. »

Passant à la publication des résultats, il s'exprime comme il suit :

« Que dire des publications scientifiques? On publie trop et trop vite, » dit-on; à tort et à travers. On fait des mémoires interminables, sans ordre » ni synthèse, où il n'y a rien de neuf ni d'important. Oui, ajoute-t-on, et » vous ne parlez pas de ces mémoires risqués, basés sur des théories plutôt » que sur des faits; vous ne dites rien des discours à sensation, de la ré- » clame qui s'organise dans les journaux et les sociétés scientifiques en » faveur des œuvres les plus médiocres; etc., etc. »

Enfin, il est intéressant et amusant de le suivre dans les pages où il indique à ses lecteurs les motifs élevés qui doivent guider le publiciste, et leur donne des avis au sujet de la bibliographie et des qualités d'une bonne description, paragraphe qu'il termine en citant ces paroles de BILLINGS, facétieuses mais profondes dans leur truisme : « Celui qui veut publier doit 1° avoir quelque chose à dire, 2° le dire, et 3° ne plus rien dire. »

Ces principes, il les applique toujours dans ses travaux et veille à ce qu'ils fussent respectés dans ceux de ses élèves. Car, tout en laissant à chacun la responsabilité de ses écrits, il voulait que tout ce qui paraissait dans

La Cellule fût bien ordonné, bien divisé et accompagné de bons dessins. Et si l'on jette un coup d'œil de comparaison sur les travaux de science qui paraissent de nos jours et sur ceux d'il y a quinze ans, on constate un progrès considérable qui porte le cachet de CARNOY et qui atteste l'influence profonde qu'il exerça sur les esprits par le précepte et par l'exemple. Ils sont moins communs que jadis ces volumineux ouvrages écrits tout d'une haleine, sans conclusions et sans aucune division, sans chapitres et où l'on se paie même rarement le luxe d'aller à la ligne. Ces auteurs semblaient ignorer que le lecteur de choses sérieuses doit être traité comme un cheval peu ardent traînant un coche sur un chemin montant, sablonneux, malaisé. Si on veut le voir aller jusqu'au bout, il faut lui accorder des haltes et même placer une pierre ou un bâton derrière la roue pour diviser son labeur et lui permettre de souffler. Bien malheureux était le lecteur, si le livre était écrit dans une langue où « avec des mots longs d'un pied on fait des phrases longues d'une aune pour exprimer des idées d'un pouce ! »

Aujourd'hui, les mémoires sont divisés, ont des conclusions, souvent un résumé, une explication détaillée des dessins, et même une table des matières. Les dessins aussi sont meilleurs, plus nets, moins indécis, plus compromettants pour leur auteur. L'impressionnisme est démodé et l'on suit mieux le conseil de SCHACHT que CARNOY aimait à citer : « Un bon dessin scientifique représente et explique la Nature. » Ici encore son influence est indéniable, évidente aux yeux de quiconque a suivi le mouvement biologique depuis vingt ans.

Vous le voyez, l'action de CARNOY comme redresseur d'erreurs ou correcteur d'écarts fut presque aussi grande que son activité productrice.

Mais qui dira les efforts presque surhumains que lui ont coûtés les œuvres qu'il a fondées, et les obstacles terribles que l'énergie de sa volonté a pu surmonter ?

Le manque de tout moyen au début, l'ignorance ou la méfiance des uns, la résistance passive, souvent même l'opposition active des autres, la critique aveugle de toutes ses actions dont les nobles mobiles étaient souvent incompris, le soupçon d'intérêt personnel, voilà ce qu'il eut à subir ou à vaincre, et voilà ce qui eût cent fois découragé un homme ordinaire. Mais lui, jamais il ne perdit courage. Il marchait avec une confiance inébranlable. Il luttait, travaillait et sans cesse gagnait du terrain. Jamais il n'en perdait un pouce.

D'où lui venait donc ce pouvoir mystérieux qui, au travers d'obstacles sans nombre, le conduisait au succès, cette puissance d'action, cette influence profonde qu'il exerçait sur tout ce qui l'entourait ?

Le secret de cette force lui venait de la grandeur de son but et du complet abandon qu'il faisait de lui-même à ce but.

Car c'est là ce qui caractérise la vie de CARNOY. Voilà ce qui en fait un type d'apôtre ; voilà ce qui lui valait le succès, la victoire ; mais voilà aussi ce qui trop tôt l'a conduit au tombeau.

Son idéal se résume en deux mots : la Science et l'Université. Ces deux choses l'absorbaient tout entier. Hors d'elles, tout n'était qu'accessoire.

Je vous ai rappelé longuement ce qu'il a fait pour le progrès de l'une et pour la gloire de l'autre ; et j'espère avoir réussi, en réveillant et complétant ainsi vos souvenirs, à vous rendre sa mémoire plus chère encore, à vous qui êtes tous des adeptes de la Science et des fils de l'Université catholique.

Cependant je voudrais encore, en terminant cette étude de ce qu'on pourrait appeler sa vie publique, raviver le souvenir que tous nous avons gardé de sa personne et de son caractère.

Vous avez présente à la mémoire sa physionomie si franche, si honnête, si virile, empreinte à la fois de bonté et d'énergie.

Ce qui frappait d'abord celui qui pour la première fois venait lui parler de choses sérieuses, c'était sa simplicité, son calme, son sangfroid. Il savait écouter et fixer intensément son attention, faculté plus rare qu'on ne le croit.

A peine avait-il parlé que se décelait son esprit rapide, clairvoyant, compréhensif, qui saisissait d'un regard une question, une situation, et en voyait toutes les attaches.

Son grand bon sens, son esprit pratique et judicieux avaient à leur service une rapidité de décision peu commune et bien précieuse. Aussi, pour tous ses amis était-il l'homme du bon conseil. Mais pour le consulter, il fallait vouloir grand et noble. Le contraire l'irritait vite et alors, avec un éclair dans le regard, il disait vivement sa pensée. D'aucuns sortirent de chez lui quelque peu malmenés et, sans conter la leçon qu'ils avaient reçue, ils allaient dire ailleurs que CARNOY avait un mauvais caractère.

L'avez-vous connu chez lui : il était accueillant, jovial, hospitalier ; sa maison était pleine d'amis. Il aimait une joyeuse compagnie et s'en faisait le bout-en-train, cherchant à faire rire par l'anecdote, la taquinerie, l'invective plaisante, originale. Et certaines traditions nous disent que dans son jeune temps il était vraiment un joyeux compagnon, plein de malice et d'espièglerie. Plusieurs générations se passeront avant qu'on cesse de conter les farces homériques dont le collège du S'-Esprit fut le théâtre durant le séjour qu'il y fit.

Mais l'avez-vous vu au travail? Combien il était sérieux alors et comment il savait s'abstraire de toute cause de distraction. Il avait le travail facile, intense et rapide.

Avez-vous assisté à ses leçons? Combien elles étaient denses, concises, claires, admirables de logique. Et quand il le voulait, quels splendides et lumineux aperçus philosophiques il savait introduire dans ses leçons de synthèse.

L'avez-vous vu dans la lutte pour ses œuvres ou pour ses principes? Il était terrible de force, d'audace et de constance; et la hardiesse de sa parole était une arme puissante que la cause du bien a perdue.

Avez-vous fréquenté ses laboratoires, je veux dire ses laboratoires de recherches, son *seminar*? C'est là qu'on voyait le maître à l'œuvre, s'occupant de chacun, passant d'une table à l'autre, éclairant les uns de ses profondes connaissances, aidant les autres de son étonnante sagacité d'observateur; apprenant aux uns à raisonner, aux autres à réfréner les écarts de leur imagination. Il y semait la vie, l'ardeur, l'enthousiasme. Il s'intéressait personnellement à chaque travailleur; il en devenait l'ami, le confident, le conseiller, et c'est là que naissait cette vénération, cette affection profonde, ce dévouement sans borne que professent pour lui tous les cœurs bien nés qui ont eu le bonheur de passer par ses mains. Car tel est le sentiment de toute cette légion de jeunes naturalistes qui ont subi l'influence bienfaisante de cette puissante personnalité. Sa bonté, sa générosité, sa fidélité devraient m'occuper longtemps.

Sa grandeur d'âme, son mépris des honneurs le placent au-dessus du commun des hommes. Quelques Académies l'inscrivirent d'office dans leurs rangs, mais cela ne l'empêchait pas de les regarder toutes comme des institutions surannées, des rouages inutiles dans l'état actuel de la science et de la société.

Vous n'avez point connu son abnégation ni la sensibilité de son cœur, car c'étaient là des vertus cachées.

Ceux-là seulement qui ont vécu dans son intimité savent ce qu'était sa charité : la bourse pleine d'argent qu'on lui mettait en poche était bientôt vide et sa droite ignorait ce que sa gauche en faisait. Mais les malheureux, les ouvriers, les travailleurs peu fortunés se souviennent de lui; c'est dans leurs mains que passait tout ce qu'il pouvait dérober à ses œuvres de science. Il tenait ses affaires, y compris ses finances, dans un ordre parfait; mais l'épargne lui fut toujours impossible. Il s'en plaisantait lui-même et disait parfois, employant une expression de terroir : » Quand

» je serai pensionné, je pourrai bien *faire le poirier*, rien ne tombera de « mes poches. »

Vraiment, il s'envisageait sur cette terre ainsi que le philosophe de TÖPFFER, non pas comme un propriétaire qui plante et qui s'arrondit, mais comme un pèlerin qui passe, se dirigeant ailleurs. Et ce n'était pas un pèlerin errant, il savait où il allait; jamais il ne s'écartait de sa route; son esprit de suite est attesté par ses œuvres.

Messieurs, je m'arrête. Quoi que je fasse, je ne puis espérer de vous présenter qu'une esquisse bien pâle et bien incomplète des qualités de l'esprit et du cœur de notre cher maître.

Le meilleur de ce que nous en pensons reste inexprimé au fond de nos cœurs. Car on peut dire d'un caractère comme d'un visage, que la meilleure part de la beauté est celle qu'aucune peinture ne peut rendre.

Mais tous ces dons naturels, toutes ces qualités, toutes ces vertus, que nous lui avons connus, mais que beaucoup ont ignorés, d'autres peut-être les ont eus qui n'ont rien fait de stable et dont le souvenir a passé. Ce n'est point tout cela qui lui a fait réaliser de grandes choses avec de faibles moyens.

Ce qui a fait la force de CARNOY, ce qui domine dans sa vie, c'est, je le répète, le sacrifice délibéré de sa personne à une grande idée, la consécration judicieuse et constante de tout son être à un idéal sublime. C'est cela surtout qui fait que ce maître était grand, car il était vraiment grand dans le charme de sa simplicité.

Messieurs, cette existence que je me suis efforcé de faire revivre, n'évoque-t-elle pas l'image du jeune héros de LONGFELLOW, le poète américain?

On le voit passer un soir dans un village des Alpes marchant vers les sommets; il brandit un drapeau portant un mot étrange : *Excelsior!* Plus haut, toujours plus haut! En route, il voit briller les feux de l'âtre dans les chaumières où règnent la joie et le bien-être. Mais il passe, il marche vers le glacier sinistre. Le montagnard lui crie : prends garde! Mais il répond du haut de la montagne : *Excelsior!* Le lendemain, les chiens du St-Bernard le trouvent mort dans la neige, serrant encore sa bannière dans sa main glacée.

Ainsi CARNOY a passé dans la vie bravant tous les obstacles, négligeant tous les biens, ne voyant que le but, l'idéal. Et par une étrange analogie, il se dirige un jour, lui aussi, vers les hauts sommets des Alpes; il y traîne son corps épuisé pour y chercher un peu de santé, et c'est là, dans un site grandiose, mais triste et mélancolique, d'où trois grands pics se dressent

vers le ciel, c'est là qu'il rend son âme à Dieu, c'est là qu'il meurt, sans phrases, comme il a vécu.

Comme un grand voyageur habitué aux longs départs, il nous a quitté brusquement, sans adieux. Et maintenant que sa forme mortelle n'existe plus, il semble pourtant qu'il est encore parmi nous, ou qu'il n'est qu'absent, qu'il va revenir.

Il se survit; son souvenir est ineffaçable.

Il nous laisse ses œuvres, son exemple, son esprit! Son grand esprit n'est point mort, il nous reste, il est partout, il règne dans son École, il imprègne l'Université, il plane sur cette assemblée.

Hé bien, pour qu'il nous soit plus présent encore, reproduisons cette forme mortelle par le bronze ou par le marbre. Transmettons-la à la postérité. Élevons-lui un monument digne de lui et digne de nous. Car il faut que la mémoire du savant soit honorée, que le maître soit vénéré, que l'ami soit pleuré, que le vaillant soit glorifié, que l'humble soit exalté. Il faut montrer qu'à Louvain la science est en honneur, et que le dévouement, le sacrifice, l'altruisme, est admiré comme une chose rare et divine.

Et ce n'est point sur la place publique que son image doit se dresser. Non : *Odi profanum vulgus*. A une mémoire si pure, il faut une gloire discrète. Qu'elle s'élève donc au sein même de ce temple qu'il a édifié pour la Science, de cet Institut qui désormais porte son nom.

Là il sera encore au milieu des siens pour les diriger, les conseiller, les faire vivre dans sa tradition.

Et lorsque nous éprouverons les difficultés de la vie scientifique, lorsque nous nous sentirons entraînés sur la pente de l'égoïsme, de la négligence, de la routine, il sera là pour nous montrer la voie du devoir, du sacrifice, du progrès, pour nous faire regarder en haut et nous dire sans cesse : *Excelsior!*
